

L'enCHANTEment du E-BOOK

Par Bernard Afflatet

Vu d'en haut, on pourrait croire qu'un de ces néonazis attardés qui traînent dans le quartier a tracé d'une main crétine la seule littérature qu'il soit capable d'exécuter sans fautes : une grosse croix gammée blanche sur fond rouge. Et encore, il se serait trompé dans l'attribution des couleurs.

Mais les apparences sont *toujours* trompeuses.

Cet amas de chair, ce corps pâlot démantibulé qui tente de reproduire un swastika en luxant ses quatre membres ; c'est moi, crawlant dans mon sang.

CHU La Colombière. Montpellier. N°54.
05-08-12. Questionnaire d'admission.

Nom : *Richkoff* ;

Prénom : *Théodor* ;

Âge : *16 ans, 312 mois et 6 jours* ;

Poids : *164 livres!*

Traitement : *anxiolytiques. Voir ordonnance.*
Autorisé à circuler librement.

Bilan tous les vendredis au CHU jusqu'à nouvel ordre.

Psychose paranoïaque : *est persuadé que son livre l'espionne.*

Six étages plus haut, une fenêtre ouverte.

Vous avez déjà fait le rapprochement n'est-ce pas ? Le gars n'allait pas bien. Ses volets étaient fermés depuis plus de deux semaines. Il ne sortait pas : il a craqué.

Ha ! S'il me restait plus de temps, je vous raconterais... seulement voilà, ma cage thoracique est broyée et mon cerveau n'a plus savouré d'oxygène depuis dix minutes. Je vais devoir vous laisser.

N'oubliez pas : les apparences sont toujours trompeuses.

~

« ... Comme chaque soir, je m'étais allongé sur mon lit, les coudes relevés et mon livre électronique posé à plat sur l'oreiller. La lampe de chevet éclairait juste assez l'écran pour que je n'aie pas à fatiguer ma vue, laissant le reste de ma chambre dans la pénombre.

J'avais trouvé cet ouvrage – pensant qu'il s'agissait d'un recueil de nouvelles, chez un brocanteur virtuel. Pour une somme honnête, un marchand fictif et édenté, incarnant un alchimiste, brandissait un antique volume usé comme ses haillons et épais comme une paire de Larousse. Il me l'avait vendu en tant que grimoire après l'avoir épousseté. Le site internet poussait même le zèle jusqu'à envelopper ses fichiers d'une odeur de poussière. Je ne comprenais pas comment les effluves poudrés d'un vieil étal de brocante parvenaient à s'infiltrer par les "pores" de ma liseuse ! La magie de l'informatique n'avait donc pas de limites ?

J'étais certes un amateur de nouveautés domestiques et technologiques, un consommateur raisonnable, moyen, mais profane en matière de programmation et d'algorithme. Je craignais un peu que l'arôme artificiel s'imprègne dans le coussin, les fibres de sa housse... »

Théodor renifla son oreiller et eut un léger mouvement de recul. Oui, l'odeur était bien là, comme prévu. C'est drôle ! se dit-il, je vérifie encore.

Se tournant dans son lit, il posa sa tête sur l'autre coussin, sur cet emplacement vide depuis si longtemps, peut-être depuis toujours... Il ne parvenait plus à remettre un neurone sur le moindre de ses souvenirs. Tout restait désespérément flou jusqu'à la date du 3 août 2012, à 21 h 15, lorsqu'il avait téléchargé ce qu'il croyait être le dernier numéro de la *Collection du Fou*. Titre prédestiné ? Piège machiavélique ? Erreur de serveur ? Peu importe, s'était dit Théodor.

Le roman ne portait aucun titre. Il débutait directement, sans préface, sans nom d'auteur ou même d'en-tête d'une quelconque maison d'édition.

Depuis ce jour, il avait cessé d'exister, d'être Théodor Richkoff... à vrai dire, il avait même arrêté de vivre pour se résigner à survivre. Son dernier repas remontait à cette date, quelques minutes après avoir copié le fichier sur son e-book. Il s'était fait livrer une pizza et l'avait à moitié engloutie entre la ligne 9 et la fin de la première section. Le lendemain, il avait tenté d'alerter la gendarmerie. Il s'était exprimé longuement sur ce qu'il croyait être une manipulation : ce fichier n'était ni un recueil de nouvelles ni un roman. Il s'agissait d'un stratagème mis en place par le site Internet pour l'espionner ! Le gendarme impassible avait noté le début de sa déclaration, puis s'était rendu dans une pièce voisine, pour revenir quelques instants plus tard accompagné d'un collègue. Théodor s'était dit que son premier interlocuteur avait noté la gravité du délit et que la présence d'un second gendarme ne serait pas de trop pour résoudre cette affaire. Confiant, il avait repris son histoire depuis le début, affirmant qu'il était épié jusque dans le moindre de ses mouvements par son livre électronique. C'est lorsqu'il avait noté les sourires en coin échangés par les deux auxiliaires qu'il s'était énervé. Il ne se souvenait plus de ses paroles. Sûrement, il avait dépassé les bornes. Quelques minutes plus tard, il n'avait pas remarqué le véhicule des pompiers qui s'était garé devant la gendarmerie.

Au CHU de La Colombière, on lui avait posé une série de questions auxquelles il n'avait pas jugé bon de répondre sérieusement. Après tout, il n'était pas fou ! Ensuite, on l'avait soumis à une batterie de tests psychologiques et une fois de plus il s'était énervé ; la sensation d'être suspecté de démence sitôt le seuil du CHU franchi était insupportable !

Deux heures plus tard, il était rentré chez lui avec une ordonnance. Il l'avait jetée sur la table de la cuisine, puis était monté dans sa chambre, s'était glissé au creux de son lit et n'en avait plus bougé.

Depuis douze jours, Théodor lisait – les doigts crispés sur une coque en plastique – l'histoire interminable qui s'affichait sur son *livrel*.

Dès la reprise du récit, il avait su qu'il ne détacherait plus ses yeux de l'écran. La numérotation du premier (et unique) chapitre l'avait amusé : *DLXXXVII* ! Il n'avait jamais lu de livre avec 587 chapitres, pas même le dixième ! Il avait soupçonné une erreur de frappe ou une plaisanterie de l'auteur et ne s'était pas attardé à ce détail arithmétique.

Par la suite, une autre particularité insolite avait retenu son attention : le livre électronique refusait obstinément d'afficher une autre page que celle en cours. Théodor avait accepté ce qu'il prit au début pour une panne. Très vite, son pouce avait cherché par l'intermédiaire des touches de pagination à revenir en arrière ou à sauter des passages. Mais la machine ne voulait rien savoir. Elle avait même pris l'initiative de tourner les pages lorsque le regard de Théodor se posait sur le dernier mot en bas de l'écran ! D'ordinaire, cet état de fait l'aurait certes

surpris, mais pas au point de le perturber. Il se serait rendu chez un réparateur et l'affaire en serait restée là. Or, l'histoire l'avait d'emblée happé, fasciné, et il n'avait plus lâché l'écran de l'appareil.

Il avait d'abord cru à une coïncidence : ce personnage principal un peu lourdaud, crasseux, les cheveux hirsutes et la barbe à l'abandon. De taille moyenne, brun, la quarantaine morose, le teint pâle et terreux, des lunettes grasses posées sur un nez de cochon, un appareil dentaire « minimum SÉCU », le tout emballé dans un vieux pantalon de velours aux bords décousus, et un pull miteux sans âge... Une description peu flatteuse, un croquis dégueulasse, une gouache aux doigts ; c'était son portrait craché, celui de Théodor Richkoff.

La suite avait définitivement riveté ses prunelles à l'écran. L'appartement, la disposition des pièces, le mobilier, la couleur des murs, le carrelage ; son univers casanier y était fidèlement décrit. Et l'e-book ne s'arrêtait pas là : il lui fournissait de quoi nourrir sa mémoire. L'existence même de T. Richkoff défilait sous ses yeux, avec son enfance solitaire, ses amours ratées, ses jobs ennuyeux. Une vie terne, faite de langueur, puis d'insipidité. Enfin, de renoncement. Parfois, au fil du récit, quelques éléments insignifiants ne lui revenaient pas ou manquaient d'exactitude, comme pour faire planer un doute. Mais Théodor ne s'était pas laissé bernier. La machine se jouait de lui en tentant de brouiller les pistes, et il trouverait bien un moyen de la confondre.

Il tourna à nouveau son regard vers la tablette numérique et poursuivit sa lecture :

« ... Après vérification, l'oreiller conservait bien la senteur poussiéreuse de l'étal du brocanteur virtuel. Pour détendre mes cervicales, je m'étais retourné vers le coussin de droite, celui qu'aurait dû occuper Julia. La reverrai-je un jour ? Certainement pas ! La rupture n'a même pas été consommée puisque je l'ai laissée en plan à cette table de restaurant, prétextant une envie pressante. Oui, celle de la quitter, de la laisser vivre sa vie, une autre vie : une vraie vie. Je venais d'emménager dans un appartement au sixième étage d'un immeuble, près du centre de Castelnau-le-Lez. À part la standardiste d'Orange, personne à ce jour ne connaissait ma nouvelle adresse. Je me mis à repenser à Julia, les yeux dans le vague, le regard flou derrière mes verres souillés par une empreinte à la mozzarella. Je me demandais encore comment une personne aussi charmante qu'elle avait pu s'intéresser à un loser comme moi... »

Ainsi il y avait eu une Julia dans sa vie ? Hum, oui, certainement. Le prénom lui plaisait en tout cas. Il lui parlait et évoquait en lui une résonance, un écho, une certitude.

« ... je passai mon existence en revue depuis le jour où j'avais acheté le roman, et je me rendis compte à quel point le personnage principal me ressemblait, qu'il s'agissait d'un double, d'une copie... »

Il s'était d'abord pris d'affection pour cet homme à l'allure pathétique. Puis s'était senti coupable sans savoir très bien pourquoi. Rapidement, comme on prend soudain conscience d'une erreur tragique, un frisson d'angoisse avait zébré son épiderme : il se lisait ! Il régurgitait son existence en avalant celle de cet homme. Il alimentait le récit par ses propres faits et gestes ! Tout y était : les heures passées à la gendarmerie et à l'hôpital psychiatrique, son départ pour la chambre, sa station aux toilettes – kindle en mains, les trois bouteilles de soda bon marché posées au pied du lit près d'une paire de pantoufles à l'odeur douteuse, les draps gris perle, la lampe *Svarva*, blanche, associée au chevet *Ikéa*... Puis, les douze journées passées à naviguer entre la chambre et la cuvette des WC. Et ses pensées, décortiquées, qui s'agglutinaient d'une page sur l'autre, qui se nouaient, s'enroulaient, se mélangeaient à celles du personnage sans une seule seconde de répit !

Cependant, le plus étrange se déroulait la nuit, après 2 heures du matin, lorsque Théodor, n'en pouvant plus somnait dans le sommeil, la tête collée à l'oreiller par la fatigue et la sueur. S'il ne comprenait toujours pas comment un tel prodige était possible, il saisissait encore moins par quel phénomène l'appareil parvenait à capter ses rêves. Car, à son réveil, les paupières scotchées par quelques sécrétions nocturnes, il découvrait, terrorisé, ses aventures oniriques. Pas un détail n'avait été omis. Pas une sensation, un geste ou une pensée qu'il ait pu faire ou ressentir durant son sommeil ne manquait. Tout, absolument tout était retranscrit, fidèlement, d'une façon effroyablement juste.

« ... Je me demandai si tout ceci avait un sens, si je n'étais pas en train de sombrer doucement dans la folie. Je me disais : suis-je mort ? Je dois planer quelque part dans le ciel, une fausse liseuse à la main, me bernant d'une histoire qui n'est qu'une somme de résurgences, les réminiscences d'une vie que j'ai moi-même gâchée. J'ai vite compris qu'il n'en était rien. Tout ceci existait. Et cela se passait dans le monde réel. Car même si je conservais un doute quant à la véracité de mon hypothèse, quelque chose me disait que je ne pouvais pas être décédé puisque, au plus profond de moi, après la mort il n'y avait rien, nada, le néant absolu ! Comment aurais-je pu, dans ce cas, me tripoter la cervelle avec une histoire aussi délirante ? Et si je me trompais, que l'après-vie existât bel et bien, j'osais espérer que ça ressemblait à autre chose qu'un roman pour schizophrène!... »

Au dix-huitième jour de jeûne, la moiteur dans l'appartement devenait insoutenable. Théodor s'était débarrassé de ses vêtements et n'avait plus l'envie ni la force de se déplacer jusqu'aux toilettes. Il avait décidé qu'il se soulagerait à même le lit, du moins si les quelques gouttes de soda encore disponibles dans la dernière bouteille pouvaient suffire à mécontenter sa vessie.

Il se sentait désormais totalement sous hypnose. Le livre électronique avait définitivement pris possession de son esprit et Théodor n'espérait plus trouver la moindre explication à cette situation. Son cerveau vide d'énergie nourricière parvenait difficilement à faire la part des choses entre cette histoire et la réalité. Toutefois, dans un dernier sursaut de lucidité, il se décida à user de malice. Il choisit de provoquer une réaction au sein même du récit : il allait mettre la vie du héros en danger !

Dans un effort titanesque, il s'extirpa de son lit et se dirigea péniblement jusqu'à la fenêtre de sa chambre, tout en maintenant fermement la liseuse dans une main. De l'autre, il ouvrit les deux battants et refoula les volets d'une poussée rageuse. Il ne soupçonnait pas d'avoir conservé autant d'énergie. Un souffle chaud et la forte luminosité du ciel d'août le firent presque tomber à la renverse. Théodor consulta l'écran.

« ... J'avais décidé de m'en prendre à cet appareil de malheur. Je me trouvais maintenant totalement affaibli, le corps chancelant devant la fenêtre de ma chambre et six étages de vide, aveuglé par l'ardente lumière du soleil.

Je ne pouvais pas faire ça ! Non, rien ne justifiait un tel acte. Je devais sauver ma peau, quitte à devoir supporter encore quelque temps ce maudit livre électronique... »

– Ha ha ! Te voilà pris au piège ! ricana Théodor les yeux plissés, incommodés par la violente clarté. Il posa la liseuse sur le rebord de la fenêtre et tendit les bras pour crocheter les volets, avec l'intention de les entrebâiller. Il continuerait plus tard sa lecture. Pour l'instant, il allait prendre son premier repas depuis des lustres. L'envie d'une simple biscotte trempée dans du thé lui taraudait l'esprit encore plus que son estomac atrophié par dix-huit jours d'abstinence.

Il saisit la poignée de l'espagnolette et tira péniblement dessus. Le battant ne semblait pas vouloir coopérer. Il tenta de se hisser sur la pointe des pieds, mais les forces lui manquaient alors il se pencha dangereusement au-dessus du vide et fit une nouvelle tentative. Lorsque le volet daigna enfin lui céder, Théodor sentit comme une présence se déplacer dans son dos. Il tourna vivement le buste, mais ce geste trop violent pour son état de santé lui fit perdre l'équilibre. Son regard atterré fixa une ultime fois l'écran du livre électronique.

Il ne put lire les dernières lignes...

« ... Malgré ma tentative, je dus reconnaître ma défaite. On ne peut lutter contre les mondes imaginaires. »

~

Julia Mendès avait été appelée de toute urgence à se rendre au N° 200, route de la Pompignane, non loin du centre de Castelnau-le-Lez. Le corps étendu sur le trottoir n'avait pas encore d'identité et les voisins dans l'immeuble disaient le voir pour la première fois, qu'il s'agissait sûrement du nouveau locataire, que jusqu'à présent ils ne l'avaient jamais croisé dans l'escalier.

Lorsque l'inspectrice s'approcha du cadavre désarticulé, elle reconnut sans mal Théodor Richkoff. Tournant la tête pour ne pas afficher son visage défait et alimenter les soupçons d'une éventuelle relation avec la victime, Julia prétextait un appel au légiste et se dirigea vers le bloc de boîtes aux lettres qui se trouvait dans le hall. Elle tenta pitoyablement de reprendre ses esprits, repensant malgré elle au mal que lui avait fait Théodor en la plantant comme une idiote à la table du restaurant où ils étaient censés parler de l'avenir de leur couple. Tous deux s'étonnaient alors de cette relation cocasse : la femme flic et le paumé. Titre parfait pour un roman !

Elle n'eut aucun mal à repérer les initiales de Théodor apposées sur le casier de l'appartement 6B. Une fois rendue au sixième étage, elle pénétra discrètement dans l'entrée, étonnée que la porte ne soit pas verrouillée.

Le salon et la cuisine étaient plongés dans le noir. D'après ses suppositions sur l'orientation géographique de l'appartement, elle se rendit dans la chambre, comptant y trouver les indices d'une probable défenestration. Comme les volets et la fenêtre étaient ouverts, elle sut qu'elle ne s'était pas trompée de pièce. Elle tourna sur elle-même pour inspecter les lieux et heurta un objet sur le sol : un livre électronique.

Une sensation de malaise s'empara de l'inspectrice. Elle eut le tournis et se maintint au pied du lit pour calmer ses vertiges.

Elle tenta de reprendre ses esprits malgré l'envie de vomir.

Julia Mendès s'étonna de se trouver dans une chambre qu'elle ne connaissait pas. Il y avait dans ses mains un étrange objet qu'elle identifia, plus par intuition que par expérience, comme étant une liseuse.

L'écran était encore allumé, mais elle n'en fit pas cas. Elle n'avait jamais utilisé ce genre d'appareil et chercha le bouton d'arrêt.

Néanmoins, avant d'éteindre le livre électronique elle ne put résister au désir de lire quelques lignes :

« ... Malgré ma tentative, je dus reconnaître ma défaite. On ne peut lutter contre les mondes imaginaires.

*

Chapitre DLXXXVIII

Le visage de Théodor écrasé sur le bitume m'avait pétrifiée. Je savais qu'un lien avec la victime m'exposait à des difficultés pour mener à bien cette enquête. J'avais puisé en moi toutes les ressources nécessaires et détourné mes yeux de la scène en prétextant devoir passer un appel au légiste. Personne n'avait remarqué mon malaise. Les apparences sont toujours trompeuses... »